

Sandshüt, le 15^e 9^e 1917.

2092.

Mes très chers parents,

J'ai reçu hier votre lettre du 9 8^e. Elle m'a procuré un vif plaisir comme toutes vos lettres d'ailleurs; bien plus plaisir que les autres fois même, parce qu'elle m'est parvenue dans un moment même où je traverse une violente crise nostalgique! Si vous sachiez, depuis quelque temps comme je m'ennuie! L'hiver qui approche, la lassitude de 40 longs mois d'exil, la lenteur avec laquelle un rapatriement français met à venir, cette guerre sans fin, concordant avec une faiblesse mentale extrême tout cela opprime l'esprit, le fait mourir à petit feu! Mort cruelle, mille fois plus dure qu'une mort violente à laquelle on souhaiterait d'avoir été soumis il y a 40 mois!

Votre lettre m'a fait énormément

plaisir; il s'y révèle cette haine douce d'un agréable intérieur de famille contrastant malheureusement avec la vie de celui qui a été arraché par la force des choses de cette famille. Si vous sachiez comme cet serait une indescriptible joie pour moi de vous être rendu! Vous me le dites fort justement dans une précédente lettre "après cette guerre, ceux qui rentreront trouveront la vie beaucoup plus belle parce qu'ils auront plus souffert". Il me semble que si j'étais chez vous, je n'ambitionnerais qu'une chose: demeurer en bonne santé pour pouvoir goûter de ce Paradis terrestre le plus longtemps possible entouré de ceux que j'aime, c'est à dire vous, cher père et vous chères grand-mères! Peu m'importerait le reste: le travail professionnel, ce serait un jeu, et les discussions de famille, avec le nouveau caractère que je me suis fait, je n'oserais pas en susciter, tant est belle la paix et le bon accord! Après l'expérience et la réflexion que l'on a acquise

comme cette guerre. Épouvantable, mortelle et interminable apparaît odieux. Je m'arrête sur ces commentaires que je crois pourtant exacts. Vous me reprochez sur votre lettre d'avoir mis, dans ma missive du 2 7^e, de vous parler de ma santé? Et qui bon parle du fonctionnement d'une machine quand l'âme de cette machine n'existe plus ou, plus exactement, faut ainsi dire plus! Peu m'importe une santé à laquelle je ne fais plus aucun cas, que je déteste même puisqu'elle est la cause que je m'aperçois que je vis! De savoir que vous êtes en bonne santé, pour moi c'est l'essentiel, et si je me conserve c'est pour cette raison, c'est pour que vous, vous demeuriez en bonne santé qui seule vous permet de goûter à cette belle vie paisible, dont je vous ai parlé plus haut, et qui fait le charme de votre intérieur que je regrette!... Tous les détails de votre emploi du temps me causent la plus grande joie. Vous êtes l'homme actif que j'ai

toujours connu, et vous en fais mes compliments. Il est bien dommage que je sois obligé de gaspiller le meilleur temps de ma vie ainsi; car, je ne me fais aucune illusion, mes 17 années d'études sont entièrement à recommencer avec la force décroissante de mes facultés intellectuelles comment parviendrai-je jamais à combler le vide de jour en jour plus croissant de mon ignorance! Assez d'optimisme pas, tout cela est trop triste. Ma lettre est tout entière triste. Ne m'en veuillez point, plaignez moi ce sera plus juste. Il me manque quelque chose dans la tête; le vide va la faire éclater... J'ai honte de tout ce que je vous ai dit!

Je souhaite avec le plus d'ardeur possible que cette lettre vous trouve en parfaite santé. C'est mon vœu le plus cher, je vous l'ai dit. Je vous quitte, cher papa et chères grand-mères en vous embrassant aussi fort qu'un fils qui vous aime peut le faire. Arthur
Arthur Sullig
Cot du 21^e Regt
Sandshüt.



Les Costauds se rendaient au travail, tandis que...



les Malingres, atteints de la « Pistonnette » partaient pour la Suisse...

L'ILLUSTRATION CI-CONTRE DUE À "MARIX" CARICATURISTE, COMME ARTHUR, PRISONNIER EN BAVIERE, ILLUSTRE AVEC HUMOUR LA POSSIBILITÉ POUR CERTAINS PRISONNIERS SOUFFRANTS D'ÊTRE RAPATRIÉS EN FRANCE PAR LA SUISSE. CET ESPOIR, ARTHUR, L'INVOQUE SANS TROP DE CONVICTION DANS LA PREMIÈRE PAGE DE LA LETTRE CI-DESSUS, EMPREINTE D'UNE PROFONDE LASSITUDE.

THÈMES PRINCIPAUX DE LA LETTRE DU 15 NOVEMBRE 1917

PREMIÈRE PAGE : Un spleen, un découragement oppressants saisissent Arthur après 40 mois de captivité : "cette guerre sans fin, concordant avec une faiblesse mentale extrême tout cela opprime l'esprit et le fait mourir à petit feu !"

DEUXIÈME PAGE : Ce malheur incline Arthur à une grande modestie qui lui fait désirer un bonheur simple retrouvé au pays : "je n'ambitionnerais qu'une chose : demeurer en bonne santé pour pouvoir goûter de ce Paradis terrestre le plus longtemps possible entouré de ceux que j'aime"

PAGES SUIVANTES : Un renoncement à son bonheur personnel découle de la souffrance : "Peu m'importe une santé à laquelle je ne fais plus aucun cas, que je déteste même puisqu'elle est la cause que je m'aperçois que je vis!". Le propos d'Arthur est ici fortement teinté de culture philosophique et religieuse. Il termine en louant les qualités des membres du foyer paternel perdu.

Claude SPERANZA